

## VII

### COMPIÈGNE. — CAMP DE CHALONS.

La Cour à Compiègne. — Un compétiteur. — Encore l'affaire Doineau. — Trop jeune pour être colonel. — Un ordre du jour. — Grandes manœuvres. — Un dîner pénible. — La messe militaire. — A Fontainebleau. — Audiences impériales. — Le comte Vimercati.

Cette année, la Cour impériale vint à Compiègne plus tôt que d'habitude, dans les premiers jours d'octobre, et son arrivée donna à la petite ville, assez triste d'ordinaire, l'animation des grands jours. Les Souverains qui, pour la première fois depuis la guerre, recevaient dans leur colossal et historique rendez-vous de chasse, voulurent y fêter les héros de Crimée, et les officiers de la garnison, c'est-à-dire des chasseurs de la Garde et du bataillon de grenadiers venu pour le service du Château, profitèrent naturellement des attentions dont leurs frères d'armes étaient l'objet. Une fois par semaine, il y avait grand dîner ou spectacle à la Cour, et partout des places nous étaient réservées. Quant aux chasses, tout le monde pouvait les suivre, bien que ceux-là seuls fussent appelés à y jouer un rôle, qui avaient obtenu la faveur du bouton, c'est-à-dire le droit de porter l'uniforme adopté par l'Empereur et l'Impératrice : habit à la française vert, galonné d'or avec parements et collet de velours amarante, gilet

rouge galonné, culotte blanche et bottes à chaudron ; le tout surmonté du tricorne galonné d'or que l'Empereur et l'Impératrice portaient garni de plumes blanches.

Le droit de s'habiller ainsi pour courre le cerf, représenté par un bouton aux armes impériales, était fort recherché, comme bien on pense. Et sa distribution donnait lieu à certains incidents qui froissaient, je l'avoue, mon esprit, ankylosé, si l'on veut, par les idées militaires. Ainsi, je voyais des sous-lieutenants porter le bouton alors que leur général déplorait l'absence de cet insigne. C'était très anglais sans doute, mais ça me chiffonnait. Du reste, si les Souverains faisaient preuve envers tous ceux qui les approchaient d'une bienveillance et d'une affabilité qu'on sentait sincères et cordiales, leur entourage immédiat interposait entre eux et le reste du monde une de ces barrières invisibles qu'on ne franchit jamais, même avec un bon cheval. Non pas que cet entourage fût impertinent, car alors la barrière fût vite tombée. Il affectait dans l'intérieur du Château, pour les hôtes momentanés des maîtres, une amabilité dont la banalité se traduisait par ce fait, qu'elle expirait au seuil de la porte. Société strictement fermée, ne s'ouvrant que de loin en loin à de rares élus et préférant, dans son exclusivisme jaloux, des étrangers, même sans notoriété, à des compatriotes qui l'eussent gênée peut-être par l'éclat de leurs mérites. Société élégante, mais d'une élégance étudiée ; société distinguée, mais dont les formes valaient mieux que les sentiments et les caractères.

Du reste, je n'avais ni la prétention ni le loisir de l'étudier à la façon de M. de La Bruyère, car, pendant que la Cour était à Compiègne, j'avais obtenu quatre jours de congé pour me marier, et mon voyage de noce avait consisté à ramener ma femme à ma garnison. C'était bien la compagne d'un cavalier, car, comme moi, elle était passionnée pour les longues chevauchées,



et notre lune de miel eut pour dôme la cime jaunissante des grands arbres de l'admirable forêt de Compiègne, que nous parcourions côte à côte sans nous lasser. Ainsi se passa pour moi cet heureux hiver, entrecoupé par les fêtes officielles que la Cour donna aux Tuileries où elle était rentrée. Il y eut, comme d'habitude, quatre grands bals et deux concerts, sans parler des lundis de l'Impératrice, où l'on n'allait qu'en frac et en culotte courte. Les invitations à ces petits bals étaient plus recherchées, parce qu'elles marquaient davantage l'intimité avec la famille impériale. Mais les grandes réceptions étaient réellement plus amusantes. Le luxe et la variété des uniformes leur donnaient un éclat féerique, et puis, on se retrouvait entre camarades; on y faisait des rencontres imprévues et pourtant désirées depuis longtemps, qui amenaient des effusions et faisaient sortir du passé le long cortège des souvenirs.

Au printemps, les chasseurs de la Garde allèrent remplacer, à Fontainebleau, les dragons de l'Impératrice, et ce fut à notre passage à Paris qu'eut lieu la grande revue dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, où la Garde entière défila à Longchamps.

J'attendais avec assez d'impatience ma nomination de colonel. J'étais porté le premier sur le tableau d'avancement, en tête de mes cinq collègues, les cinq lieutenants-colonels de la cavalerie de la Garde. Le maréchal Vaillant proposa à l'Empereur de nommer, pour le 15 août, comme colonel de dragons à Lunéville, à la place du baron Ambert, notre célèbre écrivain militaire, promu général de brigade, le lieutenant-colonel Decroix du 2<sup>e</sup> de cuirassiers. L'Empereur, qui suivait avec attention le travail des nominations dans l'armée, fit remarquer au ministre que Decroix était après moi sur le tableau. « C'est vrai, répondit le maréchal, mais il est plus ancien et plus âgé. — Cependant, reprit l'Empereur, ces conditions d'âge

existaient quand on a dressé le tableau, et s'il n'y a pas d'autre raison, il faut le respecter. — Il y en a une autre, dit encore le ministre : j'acquitte une dette envers Decroix qui m'a sauvé la vie autrefois, en Algérie. » L'Empereur signa aussitôt sans répliquer. Le maréchal avait réellement de l'imagination.

Colonel et directeur du génie en Algérie, il était venu de Philippeville à Constantine inspecter son service, peu après l'occupation de cette dernière ville. Comme les routes n'étaient pas sûres, il avait eu pour escorte un peloton commandé par le lieutenant Decroix. Personne ne les avait attaqués. Le voyage s'était effectué sans encombre. C'était ce qu'il appelait lui avoir sauvé la vie. Le maréchal ne se souvenait pas de moi. Decroix lui rappelait sa jeunesse, et voilà pourquoi Decroix me fut préféré. Cependant, je n'ai pas eu à me plaindre de cette petite discussion sur nos deux noms, car elle devait fixer sur le mien l'attention de l'Empereur, toujours attentif à réparer ce qu'il jugeait une injustice. Et elle ne devait pas nuire à ma destinée, loin de là. Il n'en est pas moins vrai que j'eus une déception. Le général Morris avait écrit au capitaine de Balzac, le plus ancien du régiment, pour lui annoncer sa nomination de chef d'escadrons, et il ajoutait : « Votre lieutenant-colonel est également nommé, mais je ne sais pas où il est envoyé. » Je passai donc toute la journée du 15 août à attendre fébrilement ma nomination, et le lendemain, j'appris celle de mon collègue.

D'autres soins, d'ailleurs, me firent bientôt oublier ce déboire passager. Le camp de Châlons naissait. De vastes étendues de terrain entre Châlons et Reims, sur les bords de la Suippe, et dans des espaces à peu près improductifs, avaient été achetées pour y établir un camp permanent de manœuvres. Obéissant à cette pensée fort juste, que la guerre n'est que l'intelligente



application des exercices pratiqués et expérimentés pendant la paix, Napoléon III voulait que les troupes qui venaient de s'illustrer sur les champs de bataille allassent les premières se retremper aux sources de l'instruction militaire, qui ne s'acquiert que par des manœuvres d'ensemble. Aujourd'hui, l'armée nationale a une organisation qui lui permet de passer instantanément du pied de paix au pied de guerre. Toutes ses unités sont prêtes, tous ses chefs sont à leur poste hiérarchique. Ses corps, ses divisions, ses brigades sont composés. Il ne lui manque que les hommes. Mais alors, sur le pied de paix nous n'étions, pour ainsi dire, ni endivisionnés ni embrigadés. La réunion de troupes nombreuses sur un point quelconque du territoire, avec tous les organes de commandement et d'administration qui leur sont nécessaires, était exceptionnelle, et avant de commencer la guerre, il fallait se livrer à un travail de juxtaposition presque toujours insuffisant et qui avait, en outre, l'immense inconvénient de dévoiler nos projets à l'ennemi, et de lui faire lire pour ainsi dire nos plans de campagne. De loin en loin, on essayait bien de réaliser ce qu'on appelait l'image de la guerre, et, dès 1698, l'Histoire enregistrait le souvenir du fameux camp de Compiègne, formé sous le prétexte d'initier à l'art militaire les petits-fils du grand Roi, et dans lequel le maréchal de Boufflers, qui le commandait, se ruina en déployant un luxe inouï pour recevoir Louis XIV et les princes.

Les camps qui suivirent furent un peu plus sérieux. On s'y occupa moins des dames et davantage des soldats. Mais, comme ils étaient coûteux, on les espaçait à de longs intervalles, et quelques rares privilégiés venaient seuls y recevoir un enseignement intermittent. La masse des troupes était exposée à partir pour la guerre sans en avoir vu même le simulacre. Par sa permanence, le camp de Châlons constitua un

progrès, puisque, chaque année, une partie notable des forces nationales devait y venir s'exercer aux manœuvres de la guerre et prendre tout au moins un aperçu de la vie en campagne, sous les ordres de l'un des chefs les plus illustres et les plus expérimentés. La Garde Impériale devait l'inaugurer. Elle devait tout entière coucher sous la tente, formant ainsi un front de bandière d'une étendue considérable. Le quartier impérial seul était établi dans des baraques provisoires.

La réunion générale était fixée pour le 31 août, et nous nous y rendîmes par étapes. Le régiment des chasseurs de la Garde, au cours de ce voyage, alla coucher à Châlons. Là, commandait la division territoriale le général d'Autemarre d'Ervillé, un vieil Africain, qui venait encore d'ajouter à sa réputation militaire par ses exploits en Crimée. Garçon, — car il n'avait pas encore épousé Mlle de Barral, la fille du sénateur comte de Barral, — le général avait conservé des allures de camaraderie et de confraternité que développe la guerre et qu'amointrissent les loisirs de la paix, où la communauté des dangers ne vient plus faire oublier les distances hiérarchiques. Nous étions arrivés de bon matin à Châlons et nous allâmes, suivant les prescriptions réglementaires, lui rendre en corps nos devoirs.

Le général d'Autemarre retint les officiers supérieurs à déjeuner, et notre général de division, le général Morris, qui était l'hôte de son camarade, assista au repas qui commença très gaiement. Bientôt, la conversation tomba sur un sujet que j'ai été amené à traiter par anticipation dans ces « Souvenirs » et qui passionnait alors non seulement l'opinion publique, mais encore et surtout l'armée : l'affaire Doineau. L'intervention de Jules Favre, l'éloquent et venimeux adversaire de l'Empire, avait transformé cette cause célèbre en débat politique, et on était pour ou contre le capitaine Doineau, selon que l'on était pour ou contre l'Empire.



Si je suis bien parvenu à dépeindre le caractère du général Morris, dont le nom est venu si souvent sous ma plume, on a pu voir que, très bon dans le fond, il était excessif en paroles. A la moindre contradiction, surtout venant d'un inférieur, il montait comme une soupe au lait, il s'emballait et poussait les choses à l'extrême. Il s'avisait d'adopter la thèse de Jules Favre, et, concluant du particulier au général, il entama une diatribe enragée contre les bureaux arabes, enveloppant, dans sa réprobation, tous les officiers qui leur avaient appartenu. Tout cela dit froidement, posément, le sourcil froncé, avec un ton sifflant qui rendait plus âpres et plus agressives des attaques où l'on démêlait comme un ressentiment personnel. On voit d'ici la scène. Tous mes camarades, le nez dans leur assiette, mais les yeux tournés en coulisse sur moi, qui, pendant des années, avais été employé dans les affaires arabes, sur moi qui avais la conscience d'y avoir fait mon devoir, usé ma santé et d'en être sorti, non seulement les mains nettes, mais plus pauvre que je n'y étais entré. J'écoutais en mâchant, pour tout aliment, ma moustache.

Enfin, posément, je commençai, en faisant remarquer au général que les fautes étaient personnelles, et qu'il était injuste de faire partager à tant de braves gens, qui avaient contribué à la conquête et à la pacification de l'Algérie, la responsabilité du crime d'un seul, « crime qui n'est pas démontré d'ailleurs », ajoutai-je. « Je connais aussi bien et mieux que la plupart des personnes présentes les acteurs du drame, Doineau et l'agha Mohammed, et je considère Doineau comme un être trop intelligent pour avoir combiné un guet-apens aussi inepte. J'admets qu'il a été imprudent en paroles, et que ses serviteurs ont pris pour un ordre le désir qu'il exprimait d'être débarrassé de l'agha. Mais je nie, et qu'il les ait conduits, et qu'il les ait envoyés. » Et puis, je m'emballai au son de mes propres paroles, et je

me mis à galoper à travers l'Histoire, démontrant avec des noms et des faits que, pendant toute la période impériale, des chefs illustres de l'armée française avaient réalisé, en pressurant les populations des territoires occupés par eux, des fortunes scandaleuses dont je défiais qu'on citât l'équivalent, et même le diminutif, parmi les exactions qu'on reprochait aux officiers des bureaux arabes.

La discussion devint d'une vivacité pénible, personne n'osant s'interposer pour l'adoucir, la détourner ou la faire cesser. En sortant de table, le général Morris, qui jusque-là s'était montré d'une amabilité extrême pour moi, allait ajouter à mes notes d'inspection cette mention désagréable : « Beaucoup trop jeune pour être colonel. »

Fort heureusement, quelques jours après, l'Empereur, qui, de son côté, se rendait au camp, où l'avait déjà précédé sa maison militaire, était allé jusqu'à Lunéville pour inspecter la division de cavalerie réunie en cet endroit et destinée à venir bientôt passer quelques jours à Châlons. Quand on lui présenta les corps d'officiers, Napoléon III fut frappé par le nom du colonel Decroix, récemment nommé, et qu'il avait retenu à cause du petit débat dont il avait été l'objet entre lui et le maréchal Vaillant. Il voulut causer avec le sauveur du maréchal. Hélas ! le colonel Decroix était un ancien ouvrier sellier qui avait fait son chemin honorablement et laborieusement, mais qui avait gardé l'empreinte de son premier métier. Il avait encore sur les lèvres les cuirs qu'autrefois maniaient ses doigts. Avec cela, esprit grognon, chagrin, mécontent de tout, il ne plut guère à l'Empereur.

Napoléon III arriva, le 2 septembre, au camp de Châlons, et, avant même de se rendre à son quartier général, il voulut aller se rendre compte, par lui-même, de l'établissement des troupes.



Déjà, l'industrielle infanterie avait su donner à ses campements un air de fête. Elle avait sablé et bordé de vertes plantations les rues qui divisaient le camp. Elle avait organisé des jardins, des squares, des monuments fantaisistes. C'était à la fois coquet, charmant et imposant.

L'Empereur visita l'un après l'autre tous les régiments dont les hommes étaient rangés, sans armes, sur le front de bandière, les officiers occupant leur place réglementaire. Le colonel seul accompagnait le Souverain, pour répondre à ses questions. Quand il arriva aux chasseurs de la Garde, le colonel de Cauvigny alla le recevoir, tandis que je restai à ma place, à la droite des escadrons.

— Colonel, demanda l'Empereur, est-ce que votre lieutenant-colonel est au camp?

— Certainement, Sire.

— Voulez-vous le prier d'approcher?

Ce fut un événement! L'Empereur faisant demander le lieutenant-colonel! Cela paraissait une faveur inouïe.

J'arrivai. L'Empereur m'adressa deux ou trois questions; je barbotai le moins que je pus et, avant de recevoir mon congé, j'entendis ces mots, prononcés avec la voix lente et nasillarde qui me parut plus belle que celle du roi des ténors :

— Je voulais vous nommer colonel aux dernières promotions; je n'ai pas pu le faire; les circonstances s'y sont opposées, mais vous aurez la première vacance, je vous le promets.

L'Empereur s'était fait précéder de l'ordre du jour suivant :

« SOLDATS,

« Je vous ai réunis sous mon commandement, parce qu'il est utile que l'armée puise, dans la vie commune

des camps, le même esprit, la même discipline, la même instruction.

« Or, la Garde, comme corps d'élite, doit la première, par ses efforts constants, se maintenir au rang que lui donnent ses anciennes traditions et ses services récents sur les champs de bataille.

« Les Romains, dit Montesquieu, considéraient la paix comme un exercice et la guerre comme une application, et, en effet, les succès obtenus par les jeunes armées ne sont, en général, que l'application d'études sérieuses faites pendant la paix.

« Je ne doute pas qu'officiers et soldats ne s'efforcent de concourir avec zèle au but que je me propose. Je recommande aux uns une sévérité paternelle, aux autres une obéissance nécessaire, à tous la bonne volonté et l'observation rigoureuse de la tenue; car la tenue, c'est le respect de l'uniforme, l'emblème de ce noble métier d'abnégation et de dévouement dont vous devez être fiers.

« N'oublions pas que tout signe caractéristique de l'armée, à commencer par le drapeau, représente une idée morale, et que notre devoir est de l'honorer.

« Ce camp ne sera donc pas un vain spectacle offert à la curiosité publique, mais une école grave que nous saurons rendre profitable par des travaux soutenus, dont les résultats seraient évidents si jamais la Patrie avait besoin de vous. »

Il était impossible de voir une plus belle réunion de troupes, comme tenue, comme valeur des cadres, comme composition des effectifs en hommes et en chevaux, que celle de la Garde impériale concentrée au camp de Châlons. C'était bien l'idéal d'une petite armée. Aussi, de toute part, les foules accouraient pour assister au spectacle impressionnant de nos exercices que l'Empereur dirigeait en personne, trois fois par semaine. C'étaient ordinairement de grandes manœuvres de com-



bat qui duraient une bonne partie de la journée, avec une effrayante consommation de poudre, contre un ennemi figuré ou non. Toutes les dispositions étaient prises d'avance, indiquées clairement aux chefs de corps, et les mouvements se déroulaient avec une logique irréprochable et une régularité parfaite. Ces exercices ne me passionnaient pas assez pourtant pour me faire oublier ce qu'ils avaient d'un peu théâtral et de nécessairement conventionnel. J'avais assez fait la guerre pour comprendre qu'ils ne la représentaient que très vaguement, et que toute cette poudre brûlée n'avait guère pour effet que d'amuser le public. C'est, je crois, Charles XII de Suède qui a prétendu, fort justement d'ailleurs, que les exercices de paix ne seraient profitables que lorsqu'il y aurait une balle sur mille coups de fusil, et un boulet sur cent coups de canon. Il est entendu que ce vœu est irréalisable. Mais j'aurais voulu déjà, à cette époque, qu'au moins on laissât plus libre carrière à l'initiative des chefs; qu'il y eût des surprises, et qu'on ne sût pas d'avance, en partant, qui rentrerait à la fois vivant et victorieux. On appliquait les prescriptions réglementaires, mais on ne découvrait rien de neuf.

En ce qui concerne la cavalerie, une chose me frappait aussi : c'est que, quand nous manœuvrions avec les autres armes, jamais nous n'exécutions les mouvements compliqués que nous faisons apprendre à nos hommes, dans l'instruction technique de notre arme, c'est-à-dire les évolutions de ligne. Les manœuvres du règlement de 1829, nous les faisons quand nous étions seuls, et sans personne pour nous gêner dans ce jeu de patience et de carrousel; mais dès qu'il y avait même le fantôme d'un ennemi, il y fallait renoncer. Et alors, je me demandais pourquoi on perdait tant de temps à donner à une troupe, dont l'action doit être instantanée, une instruction si compliquée, si difficile à

acquérir, si sujette à confusion et qu'on a bien soin de ne jamais appliquer sur le champ de bataille, parce qu'on sait très bien qu'on s'exposerait à transformer sa cavalerie en une salade impuissante d'hommes et de chevaux.

Le général Morris avait, en outre, une marotte : c'était de faire marcher de front ses six régiments, déployés en bataille, et d'en obtenir une uniformité d'allure bien impossible à établir, par exemple, entre nos petits chevaux d'Afrique et les grands chevaux des cuirassiers. C'était la négation d'une règle très importante qui veut qu'on remonte en chevaux de même provenance les régiments destinés à manœuvrer ensemble, afin de les avoir ce qu'on appelle du même pied, c'est-à-dire possédant la même vitesse d'allure.

Ce que je dis là n'est pas pour nier l'importance des services qu'a rendus le camp de Châlons, et qui sont considérables. Dans ces vastes solitudes, les manœuvres se développaient sans encombre, les chefs prenaient l'habitude de manier des masses, et les troupes, de leur côté, dans ces grands mouvements d'ensemble, comprenaient mieux le rôle réservé à chaque arme pour concourir au but commun. Malheureusement, on laissait de côté une science délicate, conséquence nécessaire de cette règle essentielle : se diviser pour vivre et se concentrer pour combattre; la science du cantonnement.

On partait du bivouac, le matin, pour marcher à travers champs. On n'avait donc pas à faire exécuter aux troupes ces marches de concentration, si difficiles à régler, parce qu'elles demandent une précision extrême dans les ordres de mouvement et l'étude approfondie de la topographie des pays; ces marches pour lesquelles il faut tout prévoir à l'avance : l'état des routes, les difficultés qu'on peut y rencontrer; pour lesquelles il faut déterminer les chemins suivis par chaque fraction et par chaque arme, avec assez de précision pour que